

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur.

PROPRIETAIRES

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS:

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend *deux sous*, celle du Jeudi en a une et se vend *deux sous*. L'abonnement est de *un shelling* par mois, ou *deux shelling* par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shelling par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Jour-



On trouve le *Fantastique* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINGRAS, marchand de la Haute Ville, et chez Mr. ANTOINETTE, Bassé-Ville.

AGENTS: Montréal, — Chez Mr. JONACK, BOUCHER, Rue, Ste. Thérèse, ou l'on reçoit des souscriptions. Trois-Rivières, — Chez M. OUVRIER, Bureau, Etude, en face le droit. Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantastique* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je ne bois ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3. Quebec, 9 Aout, 1841. No. 68.

MELANGES.

LES TROIS PARTIES D'ECHECS.

En 17..... l'archevêque de Cantorbery (nous nous abstiendrons de le nommer par respect pour l'église, anglicane) était un homme jeune encore, fort riche, et donné à ses plaisirs comme aurait pu l'être le premier dandy de Londres. A peu près à la même époque l'archevêque de Versailles était de mœurs aussi peu exemplaires. L'archevêque anglais, membre de la chambre haute, influent au sénat et à l'église, veuf et dont le front joyeux n'avait pas une ride, était un rival redoutable en amour, et la chronique disait qu'il quittait volontiers les grandes ames pour s'occuper de jeunes filles, dont une matrone zélée commençait la conversion, tandis que lui achevait l'œuvre apostolique, dans K... side, délicieuse villa qu'il possédait à quelques milles de Londres. Par une belle matinée de juin, sa révérence quitta K... side dans une voiture légère qu'elle conduisait elle-même, et accompagnée seulement d'un petit jockey

enfant de treize à quatorze ans. L'air était pur et doux, le soleil levant dorait les arbres séculaires de ces belles forêts, qui entouraient alors Londres, et qui aujourd'hui sont tombées sous la cognée pour faire place à de vastes usines et à la ville elle-même qui s'est agrandie. L'archevêque, tout en roulant vers la capitale et en aspirant avec délices l'air frais du matin, songeait à une jeune brebis que sa poursuite aurait effarouchée, mais que les exhortations d'une certaine mistress Clark, femme expérimentée, devaient faire entrer dans son bercail. Le soir même, l'ouaille innocente et craintive devait lui être livrée, et c'était avec elle qu'il parcourrait le même chemin pour retourner à sa villa.

Anna Wild, tel était le nom de la jeune fille que convoitait le prélat, ne pouvait manquer de succomber aux embûches dont on l'avait entourée ; éblouie par des offres au-dessus de ses prévisions, c'était une proie facile et douce, et bientôt l'archevêque, par la grâce de son esprit et plus encore peut-être par la beauté de sa figure, achèverait de la subjuguier. Elle serait la reine de sa villa enchantée, et tous deux, loin des bruits de Londres, verraient au sein des prairies s'échever l'été, sans soucis et sans scandale. Quand l'âme est heureuse et saine, faite, quand on a le cœur content, l'esprit est léger et on daigne s'intéresser aux misères et aux plaisirs que l'on rencontre, autour de soi. Dans une belle avenue de chênes, l'archevêque rencontra une pauvre femme qui ramassait du bois mort ; il lui jeta une demi-couronne. Plus loin, de petits enfans déguenillés jouaient la fossette sous un grand arbre ; monseigneur tira de sa poche une poignée de chellings, il lança au milieu d'eux la monnaie qui reluisait au soleil.

— C'est pour acheter des gâteaux, leur dit-il, et des... des *inexpressibles* ; était trop bien élevé pour s'exprimer autrement.

— Dieu bénisse votre honneur !

Enfin à un détour de la forêt, dans un de ces sites qui semblent disposés en pièges pour une halte de chasse, et où quelques siècles auparavant Robin Hood avait sans doute fait raisonner son cor, il vit un homme jeune et de bonne mine étendu sur l'herbe devant un échiquier. Les bataillons d'ébène et les soldats d'ivoire étaient rangés en bataille, le combat était commencé ; on pouvait voir déjà plus d'un cavalier sur le carreau et plus d'un pion prisonnier. Cependant le joueur était seul ; quelquefois il regardait le ciel ; d'autres fois ses yeux distraits erraient dans les avenues de la forêt, comme s'il eût dû voir venir sous les grands arbres un adversaire digne de lui, un Labourdonnaye, un Duchappelles, ou M. Saint-Amant, qui depuis la mort de son maître n'a plus de rival, et qui attend vainement un mandarin du céleste empire pour trouver un joueur qui lui soit comparable ; mais ces illustres joueurs étaient encore à naître. L'archevêque étonné arrêta sa voiture et contempla long-temps le joueur solitaire ; puis voyant qu'il était absolument seul, entraîné par la curiosité, il mit pied à terre et s'avança vers ce jeune homme :

— Mon ami, lui dit-il, que faites-vous là ?

— Votre honneur le voit sans peine ; je joue aux échecs.

— Votre honneur !... Vous me connaissez !

— Oui ; vous êtes sa révérence l'archevêque de Cantorbéry.

— Très bien, mon ami ; cela prouve que vous fréquentez les églises... Mais vous jouez donc seul ?

— Non, votre honneur,

— Où est donc votre partner ?

Le jeune homme leva la tête, et étendit la main vers le ciel :

— Je joue avec le bon Dieu, dit-il.

Un rire homérique s'empara de sa révérence. L'archevêque crut avoir affaire à un fou :

— Mon ami, lui dit-il, il doit vous en coûter peu quand vous perdez ?

— Au contraire, votre honneur, Dieu est un créancier très exigeant et qui ne me donne pas une minute de répit. Je paie très exactement. — Votre honneur veut-elle en faire l'expérience ? Elle n'a qu'à me regarder un moment ; je suis aujourd'hui très malheureux.

Le jeune homme se remit au jeu ; il jouait pour lui et, comme on le pense bien, pour le bon Dieu ; sa main allait d'un côté à l'autre de l'échiquier et faisait mouvoir les deux camps.

— Ah ! s'écriait-il, ce que Dieu garde est bien gardé ; je ne peux pas prendre cette maudite tour. . . . Allons, voilà le bon Dieu qui s'empare de mon dernier fou ! . . . Le bon Dieu est plus habile que moi. . . . Je ne suis pas de force aujourd'hui ! . . . Mat ! . . . Votre honneur le voit, je suis échec et mat, j'ai perdu.

Le joueur tira alors de sa poche deux guinées et dit du plus grand sang-froid, en les donnant à l'archevêque :

— Quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient ; votre honneur est le trésorier des pauvres ; prenez cet argent et le leur distribuez, c'était le prix de la partie.

En parlant ainsi il ramassa les pièces du jeu qu'il mit dans un petit sac, prit son échiquier et disparut parmi les arbres de la forêt.

— Ce pauvre homme devrait être à Bédlam, pensa l'archevêque en regagnant sa voiture.

Il foyetta son cheval et arriva à Londres sans autre rencontre.

Le soir, comme le soleil se couchait, l'archevêque passa encore dans la même forêt pour retourner à sa villa. Il était heureux et triomphant ; mistress Clark avait réussi elle avait vaincu les scrupules de la jeune fille, et la jolie Anna Wild, assise auprès du galant archevêque, cachait sa rougeur et peut-être ses larmes sous les plis épais d'un voile vert. Sa révérence, en séducteur habile, se gardait bien d'effaroucher cette vertu expirante. L'archevêque varinait sa conversation et la proportionnait aux goûts présumés de la jeune fille. Elle aurait une maison à Londres si elle le voulait ; elle compterait les guinées au bois-cau ; il lui donnerait un équipage, des diamans, si des diamans pouvaient la tenter. Quoiqu'elle fut belle sans atours, elle surtit les toilettes les plus élégantes, les plus beaux chevaux, la livrée la plus magnifique. Rien n'égalait, on le sait, la prodigalité d'un amour qui n'en est encore qu'à l'espérance. L'archevêque contait aussi la chronique de la cour, les aventures des belles duchesses ; il parlait des délices de K..... side, où on allait arriver ; il cherchait à amuser la jeune fille et à la distraire, lorsque, parvenu à l'endroit où il s'était arrêté le matin, il vit de loin le joueur d'échecs qui faisait sa partie.

— Ma chère Anna, lui dit-il, il faut que je vous conte la folie de ce pauvre jeune homme que vous voyez là-bas et qui joue aux échecs contre le bon Dieu.

Il n'avait pas achevé, que le jeune homme était à la tête du cheval qui traînait d'une main vigoureuse.

— J'espère, dit-il que votre honneur voudra bien descendre pour voir la dernière partie que je viens de jouer.

(La suite au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 9 AOUT, 1841.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de Mr. John Williams, le célèbre oculiste, dont l'arrivée à Québec doit être regardée comme un heureux événement par tous ceux qui sont affligés de maladies dans les organes si délicats de la vue et de l'ouïe; maladies que n'ont soignées jusqu'ici que d'une manière très imparfaite et assez généralement infructueuse ceux qui ne se sont pas livrés avec constance et bonheur, comme Mr. Williams, à la pratique exclusive de cette partie de l'art médical. Nous avons parcouru un pamphlet dont ce monsieur nous a fait part; les témoignages nombreux et indubitables qu'il renferme, les détails qu'il donne des cures merveilleuses opérées par ses soins et à l'aide des remèdes qu'il a découverts, ne nous laissent aucun doute de son habileté. Ce qui nous semble devoir surtout faire sortir Mr. Williams de la ligne des charlatans qui couvrent ordinairement de leurs absurdes déclamations la dernière page des journaux est le dévouement plein de philanthropie avec lequel il accorde ses soins gratuits à la classe indigente; d'où il faut conclure, d'après la nature ordinaire de l'humanité, que cette portion de ses patients est de beaucoup la plus considérable; car on est habituellement très empressé d'obtenir ce qui ne coûte rien. Les témoignages innombrables que possède Mr. Williams de cures opérées sur des personnes hors d'état de l'en rémunérer, le recommandent infiniment davantage à nos yeux que les décorations et les honneurs que lui décernèrent à juste titre sans doute les Louis XVIII, les Charles X, les Léopold, les Louis Philippe et autres illustres aveugles qui l'appelèrent auprès d'eux.

A propos, nous ne savons si c'est une indiscretion de mentionner ce qui suit, à tout risque nous le dirons puisque cela intéresse bien des malheureux. Nous avons donc vu une lettre du greffier de la cité adressée à Mr. Williams et lui annonçant que Mr. le maire avait examiné et trouvé incontestables les documents officiels attestant l'efficacité des soins qu'il a donnés ailleurs; cette lettre lui apprenait de plus qu'on n'avait pas cru devoir annoncer par des placards son arrivée à Québec et l'appel qu'il faisait aux indigents leur offrant ses services gratuits; pareille chose ne se faisant qu'en des circonstances de calamités publiques. La corporation est probablement justifiable d'avoir agi ainsi; mais il est toujours bon qu'on connaisse les généreuses intentions de Mr. Williams.

La ville commença à être assaillie de curiosités qui se disputent les acclamations et surtout les écus de ses bons citoyens.

D'abord le Géant, qui est sans contredit le plus grand homme que notre ville ait vu, montre chaque soir au théâtre sa masse incomparable. Il est accompagné de danseurs blancs et noirs, d'un voltigeur très fort sur la corde lâche, d'un jongleur, d'un enfant très souple enfin le tout formé une soirée qui vaut certainement le prix d'entrée. Depuis leur arrivée la salle a été toujours fort bien garnie. Ils

donnent ce soir une représentation où ils annoncent quelques nouveautés et qui attirera sans doute bon nombre de curieux.

On annonce le cirque, pour la fin de la semaine ; puis après il est probable que le diable Antonio et ses enfants qui sont, maintenant, ici voudront à leur tour lever leur impôt sur la curiosité publique.

Au milieu du chaos d'attractions plus ou moins attrayantes, nous sommes chagrins de voir que nous n'aurons pas l'opéra que nous nous réjouissions tant de pouvoir annoncer aux *dilettanti* de Québec ; mais il paraît que notre espoir est frustré ; on peut néanmoins essayer de se consoler à défaut de mieux en allant entendre Messieurs Manvers et Séguin, ainsi que la dame de ce dernier ; ils donnent des concerts à l'Albion Hotel, où l'on pourra se faire une légère idée de ce qu'aurait été le chant merveilleux de ces rossignols accompagné de l'apparat étalé des illusions scéniques, de l'aide puissant d'un orchestre et de l'intérêt dramatique. Pour les connaisseurs le concert déploie plus de véritables richesses d'exécution difficile ; mais pour le vulgaire qui veut des émotions, et nous sommes de ce nombre, il n'est véritablement de beau que l'opéra.

La chronique scandaleuse de Kingston répand de vilains bruits sur trois messieurs qui ont voté contre les doctrines démocratiques sur la question du vote au scrutin dans les élections. Des mauvaises langues assurent que les digne Lors Sydenham ont eu ce délorable effet sur messieurs Christie, Noel et BARTHÉ ! Nous sommes perdus si les défections continuent. Heureusement que le peuple saura faire entendre sa voix et renier ceux qui auront consenti à passer sous les fourchettes caudines.

[Dans notre dernier numéro nous annoncions une lettre de monsieur Tonson à Lord Melbourne nous la donnons ci-après ; et comme nous avons pour habitude d'outrépasser nos promesses, nous y en ajoutons une autre écrite le même jour par le même personnage au chef probable du ministère actuel. Si elle parvient en Angleterre avant que ce gouverneur soit rappelé elle pourrait bien avoir l'effet de le laisser à la tête du Canada. Comme on le pense bien nous n'avons pas pu l'intercepter sans cela nous l'aurions fait sans remords.]

Mon ci-dévant cher Melbourne,

Il faut avouer que vous êtes un fier imbécile de vous être laissé culbuter du pouvoir aussi maladroitement que vous l'avez fait. Si votre chute n'entraînait pas la mienne je m'en réjouirais, car je ne considérerais pas cela comme une perte ; mais aujourd'hui qu'il est probable que je serai compris dans cette honteuse dégringolade, je vous maudis, vous et tous vos sots conseillers ! Me voilà bien planté moi maintenant entre deux ministères le postérieur par terre ! En vérité autant je semblais rêver vos talents que des badauds croient relevés et vos qualités que la flatterie dit aimables, autant je vous accable de mon mépris à présent que vous êtes déchu. Cela ne vous surprendra pas, ce sont les vicissitudes attachées aux grandeurs politiques. En m'humiliant à vos pieds lorsque vous étiez grand, et en vous accablant, maintenant que vous êtes abattu je ne fais que ce que vous avez fait vous-même auprès d'autres qui vous valaient bien..... et vous ne me valez pas. J'en suis encore tout étourdi, totalement désorienté, complètement estomaqué ; je me regarderai comme incomparablement heureux si la goutte ne

vient pas achever de m'achever. Vous auriez ma mort sur la conscience si vous aviez une conscience. Allez ! je voudrais ne vous avoir jamais connu et j'ai véritablement honte de savoir que ma noble patrie vous ait vu pour un instant à sa tête. Elle devrait rayer cette avilissante époque de son histoire. Rentrez donc dans le salon ; reléguez vous au fond d'un boudoir ; c'est là seulement que vous savez briller ; c'est là que vous auriez dû toujours demeurer, au lieu de vous lancer comme vous avez eu l'impudente audace de le faire dans la sphère éblouissante du pouvoir dont votre esprit ferme, incolore et fade ne pouvait supporter, ni entretenir l'éclatante lumière. Vous auriez dû laisser ce soin à des âmes fortement trempées et finement acérées comme les nôtres. Adieu pour toujours esprit mince, ministre en jupon, conseiller de la quenouille ; retournez gazouiller auprès des femmes, vous qui ne savez comment gouverner les hommes. Je vous renie et vous défends de jamais oser m'adresser une lettre. Dites moi Melbourne avez-vous jamais lu la fable de la grenouille qui veut égaler un bœuf ; la grenouille s'est enflée jusqu'à ce qu'elle creva. La sotte grenouille c'est vous, le peuple anglais c'est le bœuf.

Avec lequel j'ai bien le déshonneur d'être

Sans m'en glorifier, votre ci-devant serviteur,

POULET.

Illustre Peel,

Rien ne saurait se comparer à la joie que je ressens de la belle victoire que vous avez remportée sur ces idiots de whigs. Je père qu'ils se ressentiront longtemps de la brillante *pîle* que vous venez de leur donner et qu'ils rentreront dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir. Enfin les beaux jours de l'aristocratie vont reluire sur l'empire britannique enfin l'ignoble roture va subir la loi immuable du plus fort ; enfin les sonnantes taxes vont arriver en torrents dans le trésor national et retomber en pluie virifiante sur les seuls dignes serviteurs de la nation, ses anciens maîtres.

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu personnellement de votre illustre seigneurie ; je voudrais, en admirateur subjugué par vos talents toujours neufs et vos vertus dignes des tems antiques, déposer à vos pieds les hommages que vous méritez ; mais, ô Peel il n'appartient pas à un vermisséau comme moi de répandre l'encens sur la sainte idole du peuple.

Illustre Peel, rassuré par votre accession au pouvoir sur le sort de notre patrie, c'est dans l'intérêt seul de cette chère patrie que j'ai osé vous adresser aujourd'hui la présente supplique. Placé comme je le suis, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous suggérer quelques idées pour le gouvernement de cette partie des dominations de notre gracieuse reine.

Je vous dirai donc pour abréger que j'ai lu par les feuilles publiques qu'on se proposait de me remplacer ; quelques unes mêmes allaient jusqu'à nommer mon successeur. Permettez moi, illustre Peel de vous faire remarquer combien cette conduite serait injuste, et impolitique. Quant à l'injustice, on n'en parle pas ; entre diplomates ce point là ne compte pour rien. Mais parlons des inconvénients mutuels qu'un déplacement occasionnerait puis des avantages que vous auriez à me conserver.

Vous allez d'abord sans doute opposer à ma conservation, mes opinions politi-

ques, le parti auquel je semble avoir appartenu jusqu'ici. Permettez-moi de vous déclarer la main sur le cœur que je suis au fond un véritable aristocrate. L'avidité avec laquelle j'ai accepté les titres de noblesse que notre reine a bien voulu me conférer doivent vous en fournir la preuve. Vous voyez, par là, que mes instincts sont purement anti-démocratiques. Je suis même un chaud conservateur puisque je desirais vivement que les choses demeurent telles qu'elles sont; voici ma devise.

Nous sommes bien, tenons-nous-y.

Peut-être ailleurs serions nous pis.

Enfin que puis-je vous dire; je suis véritablement un partisan effréné du despotisme; je suis même un véritable turc, puisque j'ai déjà un sérail. Je n'en dis pas plus long; pour plus amples détails, voir le *Fantasque*, impudent petit journal publié à Québec, dont j'envoie une série à votre seigneurie afin qu'elle puisse voir les preuves de ma conduite tyrannique, de la haine que j'inspire au peuple de cette province et par conséquent des titres que j'ai à la confiance d'un ministre tory.

Illustre Peel, si j'ai marché avec les whigs n'allez pas croire que j'aie partagé leurs sympathies; loin de là; je me sentais au fond de l'âme un souverain mépris pour eux; mais comme ils devaient servir à mon élévation j'ai dû les flatter et servir dans leurs rangs; mais aujourd'hui, soyez assuré qu'ils n'ont pas d'ennemi plus invétéré que moi.

A présent que je dois avoir vaincu vos répugnances je veux vous démontrer que l'intérêt de l'empire dépend de ma continuation au siège que j'occupe.

Après bien des intrigues, des menées sourdes, des séductions, des violences même qu'aucun honnête homme ne voudrait avoir sur la conscience, je suis parvenu à me rendre maître du Canada et de son parlement que je connais aujourd'hui presque aussi bien que si je l'avais fait moi-même. J'ai réussi, comme vous le savez, à faire réunir les deux Canadas en une seule province; de sorte qu'au lieu de deux têtes le dragon, de l'anarchie n'en a plus qu'une qu'au besoin nous pourrions trancher d'un coup. Imaginez quel travail il faudrait refaire si vous mettiez un autre homme à ma place. Il n'en est pas un, je crois, dans les trois royaumes, que voulût si résoudre à suivre la même ligne tortueuse que j'ai suivie moi-même, employer les mêmes déceptions, se plier au mêmes exigences. En une heure de franchise il renverserait l'effet de mes deux années de mensonges. L'idée seule m'en fait trembler. Nous perdrons tout le fruit de mes travaux. Il faudrait racheter peut-être d'autres hommes et cela finirait par devenir cher, car quoiqu'on les ait à fort bon marché, le nombre fait monter la somme.

Pour aujourd'hui je vous adresse cette petite note préliminaire afin d'ouvrir les voies à mon affiliation à votre parti et vous faire apporter quelque retard au choix de mon successeur. D'ici à quelque jours je vous développerai mon plan de gouvernement d'une manière fort détaillée; alors, je n'en doute pas, vous m'accorderiez votre confiance et votre amitié.

J'ai l'honneur d'être, Très illustre Peel, jusqu'à votre prochaine défaite,

Votre très humble

POULIET

On appelle respectueusement l'attention des personnes charitables et des amis de l'humanité sur l'avis suivant :

M. WILLIAMS, l'oculiste anglais, avant de laisser le continent de l'Amérique pour l'Angleterre, désire beaucoup que les aveugles indigents de la Nouvelle-Ecosse et des Canadas participent aux avantages de ses remèdes aussi bien que les milliers qu'il en a soulagés dans les villes principales des Etats-Unis; depuis le jour de son arrivée dans ce pays.

Les autorités des villes et villages auxquels appartiennent les pauvres aveugles sont invitées à procurer à ces infortunés les moyens de transport et de subsistance pendant qu'ils seront traités par lui, à chacune des places où il serait induit à faire un court séjour, afin de tâcher de leur faire du bien; et il s'engage maintenant, si ces pauvres gens lui apportent des certificats de leur indigence, à faire tous ses efforts pour leur rendre la vue sans exiger aucune rémunération. Mais il prévient qu'il n'entreprendra pas de guérir ceux qui sont affligés de cataractes; pour la guérison desquelles une opération chirurgicale est indispensable. Il se flatte que sa longue pratique à Londres, en France, dans les Pays-Bas et dans les Etats et l'honneur qu'il a eu d'être oculiste honoraire de Leurs Majestés Louis XVIII et Charles X, roi de France, et celui qu'il a de l'être encore de Leurs Majestés Louis-Philippe Ier, roi des Français, et Leopold Ier, rois des Belges, suffiront pour encourager les riches, au moins, à lui envoyer tous leurs pauvres, afin qu'il fasse tout le bien en son pouvoir, aussi promptement que possible, parce qu'étant maintenant presque septuagénaire, il ne peut pas espérer de pouvoir passer beaucoup de temps *quelque part que ce soit*, et qu'il désire de retourner, s'il se peut, au sein de sa famille en Angleterre.

Toutes personnes affligées d'une faiblesse de vue ou d'inflammation des yeux pourront avoir des remèdes de M. Williams à 3 piastres le paquet, y compris son livre intitulé: "Every man his own Oculist." (Chacun son propre Oculiste.) On peut aussi avoir, séparément, le livre, à une demi-piastre de l'auteur à la pension de Mme E. LANE, Haute-ville de Québec, rue Sainte-Ursule, n. 41. Les pauvres devront se trouver, à midi, à la salle d'école de l'église méthodiste wesleyenne, Haute-ville, rue Ste. Anne.

N. B. M. Williams, avant de laisser New-York, a nommé le docteur A. DOOLITTLE, le célèbre médecin botaniste, résidant au n. 245, Centre-street, son principal agent pour la ville et l'état de New-York. M. Williams croit devoir informer ceux qui sont affligés de cancers, de polypes, ou du tic douloureux, que le docteur A. Doolittle guérit ces maladies sans l'aide de la chirurgie. M. Williams a été témoin de plusieurs cures de cette espèce.

SOIRÉE PYROTECHNIQUE.

FEU D'ARTIFICE!

La sollicitation d'un grand nombre de citoyens, un Amateur artificier de cette ville où il est déjà favorablement connu par quelques soirées particulières, ayant loué le vaste jardin attenant à la maison de Dr. Roy Ecq. rue St. Olivier, Faubourg St. Jean (occupé maintenant par John Gow Smith) et obtenu l'autorisation du corps municipal, se propose de donner, très-prochainement une soirée Pyrotechnique consistant en pièces d'artifice composées et détachées, propre à produire les effets les plus agréables. Pour les détails voir le leur programme qui se délivrera avec les cartes qu'on envoie aux souscrisps, à domicile.

On s'inscrit aux bureaux du *Canadien*, de la *Gazette*, du *Fantasque* et dans les principales librairies.

Prix d'entrée 2s. 6d par personne. On sera assis.

MANUFACTURE DE POELES RUSSES,

Par une compagnie dirigée par M. SMOLENSKI, qui a fait venir de Pologne plusieurs ouvriers dont la fabrication de ces Poèles est l'état.

QUEBEC, 99 RUE SAINT-VALIER.

MM. LES CURES et autres qui éprouveraient quelque embarras au sujet des chemins enverra des instructions sur la manière d'y remédier.

Comme M. SMOLENSKI ne croit pas pouvoir suffire à toutes les demandes, il prévient que les personnes qui en feront les premières seront les premières servies.

Québec, 12 juin 1841.